

ront. Il faut que je vous les révèle, afin que ce cœur ne renferme rien qui vous reste caché. Je pouvais vous taire des songes, des imaginations à demi folles ; mais des sentiments, cela vous appartient. Ecoutez-moi donc : voici un grand secret. Préparez toute votre sagesse pour me répondre ; et surtout ne consultez, quant à présent, personne que Dieu.

Je vous demande, mon amie, si vous croyez qu'à vingt ans, telle que vous me connaissez, je sois maîtresse de ma personne ; s'il m'est permis de songer à mon avenir, à mon bonheur ; s'il est légitime enfin, s'il est sage que je fasse quelques efforts pour me marier selon mes goûts, ou, pour parler mieux, selon mes sympathies ?

A cent pas du palais que j'habite, demeure un homme, parfaitement inconnu de ma tante et de tous mes amis, que je rencontre souvent, à qui je ne parle jamais, qui passe près de moi et qui me regarde par hasard, sans me reconnaître ; mais moi, je le reconnais ! Il y a douze ans, toute petite, j'ai vécu de son pain.

J'ai lieu de croire qu'il est tel que je me souviens de l'avoir vu : doux, pieux, plein d'âme ; assez pauvre, très-fier.

Je lui dois certainement la vie, plus peut-être que la vie. M'est-il permis de chercher à lui faire du bien, de rêver que jè pourrais ne pas lui déplaire, de souhaiter qu'un jour ma reconnaissance et mon attachement le rendent heureux ?

Voilà mon but ; comment y arriver ? Je ne sais. Cela me paraît simplement impossible. Cependant, après avoir formé beaucoup de plans impraticables, je ne suis pas du tout découragée. Dans la plupart de ces plans, j'ai compté sur vous. Vous pourrez m'être utile de mille façons que vous ne prévoyez pas et que je vous expliquerai par la suite. Vous en aurez le détail au plus long si, vous étant bien consultée, vous ne voyez, dans le gros de mon dessein, rien que votre raison et votre vertu désapprouvent.

M. de Sauveterre finira par m'alarmer. Son assiduité redouble ; décidément il soupire. Ma tante l'encourage. Elle ne réfléchit pas qu'elle possède la faveur de Mme la Dauphine, et qu'un de nos parents, sur qui elle a beaucoup d'influence, obtient lui-même ce qu'il veut du ministre favori. M. de Sauveterre est un étourdi charmant, j'en conviens ; et j'accorde qu'il ne songe qu'aux grâces et qualités qui me distinguent. Mon Dieu ! il n'aurait pas moins d'empressement quand je serais simple bergère. Il me l'a fait entendre ; le moyen d'en douter ? Néanmoins, j'ai peine à le croire innocent de quelque petit calcul sur toute cette faveur ; et madame sa mère, qui ne serait nullement fâchée d'être païresse en attendant que je le devienne, est capable en tout cas de calculer pour lui.

C'est la plus hante comtesse que l'on puisse voir. Elle est Caniac, s'il vous plaît ! Caniac de Périgord, et non de Limousin, ce qui ne laisse pas d'éblouir ma tante. Car les Caniac de Limousin ne sont que fils d'Abel, mais les Caniac de Périgord descendent d'Adam en primogéniture. Et qui sait même s'ils ne proviennent pas de quelque essai de premier homme antérieur à Adam, que Moïse aura passé sous silence ? Cet extrême orgueil de la race accompagne Mme de Sauveterre jusque dans le salon de la marquise d'Aubecourt. Là pourtant, je la voyais hier s'efforcer, presque obséquieusement, de réparer une maladresse de son fils, dont la fatuité paraissait choquer votre très-humble servante, Stéphanie Corbin, fille d'un pauvre capitaine, petite-fille d'un pauvre avocat, arrière-petite-fille de personne, et pupille, il y a quelques années, de la charité d'un pauvre jeune garçon inconnu. Mais la tante de Stéphanie Corbin est riche et bien en cour. N'est-il pas permis de caresser une *vilaine* dont l'alliance peut jeter l'her-

mine de la pairie sur l'écu des Sauveterre ? Ah ! j'ai mon orgueil aussi, qui se révolte dans ces occasions-là, et plus on veut m'être agréable, plus on me devient odieux. Mes insurrections intérieures ne sont pas médiocrement encouragées par les remarques caustiques de M. de Tourmagne. Il voit le jeu de Mme de Sauveterre, et ne ménage pas les épigrammes à l'agréable vicomte.

Puisque j'ai prononcé le nom de M. de Tourmagne, et qu'il n'est pas moins votre ami que le mien, il faut que je vous apprenne son bonheur, il vient d'être reçu, à l'unanimité (re marquez bien ceci), membre de l'Académie des inscriptions. C'est une société très considérée de savants hommes, qui s'occupent entre eux de lire ce qui fut écrit, en caractères effacés, dans une langue inconnue, sur les monuments détruits des peuples qui ont cessé d'être. Tout ce qui n'a pas trois mille ans, M. de Tourmagne le tient si nouveau, qu'il ne daigne pas le compter comme ayant vie. C'est pourquoi sans doute il songe si peu à sa noblesse, égale cependant, par l'antiquité, à celle des Caniac de Périgord.

### III.

14 mai.

Puisque votre amitié m'en croit sur parole et ne veut rien blâmer dans ces grands projets dont elle s'effraye un peu, je vais, chère Elise, vous conter mon aventure. Mais il faut que je vous fasse d'abord l'histoire de ma vie. Jusqu'au jour où nous devînmes compagnes et sœurs chez nos bien-aimées Visitandines, cette vie fut mêlée d'événements, de misères et de tragédies plus étranges encore que vous ne l'imaginez.

Vous me permettrez de remonter un peu haut, car le nœud de ma destinée fut formé dans le sang et dans les larmes, bien avant que j'eusse vu le jour.

Vers la fin de la Terreur, maître Raymond Corbin, mon grand-père, et devant avocat au Parlement de Poitou, accusé d'avoir caché des nobles et des prêtres, fut, dans l'espace de deux jours, arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire de Laval, et condamné à mort. Il laissait sans appui sa femme avancée en âge, sa fille bonne à marier, et son second fils, garçon de vingt ans, qu'il avait le chagrin de voir tourner un peu aux idées nouvelles. Déjà il pleurait un fils aîné, homme de grand cœur, parti aux armées depuis trois ans, et que l'on croyait prisonnier. Mais sa plus grande douleur était de ne pouvoir se confesser avant de mourir. Plein de confiance en Dieu, il essayait de suppléer au sacrement par la contrition la plus humble et la plus vive, lorsqu'une sainte fille, nommée Mlle Joyant, qui, durant les plus mauvais jours, sut forcer les révolutionnaires de Laval à plier devant sa charité, pénétra près de lui, suivie d'un paysan idiot qu'on lui permettait d'employer pour distribuer aux détenus les aliments qu'elle apportait du dehors. M. Corbin apprit que sa femme venait d'être emprisonnée, que son fils avait été contraint de partir avec une expédition dirigée contre les Vendéens, et que sa fille Valentine était dans un asile sûr. Mlle Joyant ajouta qu'il devait se préparer à mourir le lendemain ; et enfin, lui montrant son compagnon, elle lui révéla que ce prétendu paysan était un prêtre. M. Corbin se confessa, remercia celui qui voulait bien rendre les consolations égales aux douleurs. Il chargea ensuite Mlle Joyant de faire savoir à ses enfants, pour tout adieu, qu'il les bénissait. « Quant à ma chère femme, ajouta-t-il, je ne vous dis rien pour elle ; je la connais, je sais comment elle accueillera la mort. » Cette scène avait dure quelques minutes au plus ; les geôliers comptaient les moments.

(A continuer)